

Pour Maïa Mazaurette, un Blanc attiré par une Noire est raciste et « n'a pas de culture sexuelle européenne »

écrit par Yann Kempenich | 17 octobre 2018



Mais qu'est devenu le journal d'Hubert Beuve-Méry ?

L'ex-« quotidien de référence », après le passage du trotskiste Plenel chantre d'une société métissée, en vient à publier des articles néoféministes prônant le contraire.

Du temps d'Edwy Plenel, le Blanc devait obligatoirement se mélanger à la diversité ethnique pour un bonheur métissé. Se métisser, c'était même « *une politique de résistance* » ([La découverte du monde](#), 2002) face à l'extrême-droite vivant son repli identitaire « *par peur du monde et crainte de l'étranger.* »

Et voilà que maintenant, une chroniqueuse-blogueuse, [Maïa Mazurette](#), nous assène le contraire : l'attirance sexuelle des Blancs pour la diversité ne serait qu'un fantasme post-colonial issu d'un « *imaginaire raciste [...] racontant la tragique absence de culture sexuelle européenne.* »

Amis lecteurs (l'article du Monde semblant se focaliser sur le mâle blanc), votre petit faible pour la fille des îles ou celle du Vietnam s'avère donc le révélateur d'une perversité sans égal et d'une risible pauvreté sexuelle. Face à ce délire néoféministe s'insinuant jusque dans l'intimité du couple et de la chambre à coucher, le roman visionnaire [1984](#) paraît désormais dépassé.

Maïa Mazurette n'est pourtant pas d'origine africaine ou asiatique mais une Européenne bien blanche appartenant à cette nouvelle génération de féministes obsédée par la race qui, par ethnomasochisme ou pure misandrie, crie sa haine de l'homme blanc.

Pour un nouveau monde orwellien du contrôle des fantasmes, de l'imaginaire et des désirs sexuels...

Ce que révèle la fascination pour les sexualités « exotiques »

Étalon noir, Chinois raffiné... un imaginaire raciste qui raconte, selon la chroniqueuse de « La Matinale » Maïa Mazaurette, la tragique absence de culture sexuelle européenne.

LE MONDE | 14.10.2018 – Par Maïa Mazaurette

A l'époque où j'ai grandi, l'érotisation des corps « exotiques » ne se questionnait même pas : j'avais le choix entre le sensuel Amant chinois de Duras, les lycéens japonais des mangas, les beaux Indiens des westerns, la musique de Prince, les pectoraux de Sayid dans « Lost », les mots troublants de Césaire au programme du bac : « *Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme* »...

Les Blancs non seulement clamaient leur attirance pour les non-Blancs, mais souhaitaient les épinglez à leur tableau de chasse sexuel (une fascinante version humaine du safari). Il fallait avoir « essayé » un Noir comme on essaierait un chemisier ou la tarte flambée. L'angélisme des générations antérieures, passées parfois par les colonies, était encore plus flagrant (« *ces gens sont formidables* »). Indifférents à leur propre couleur, les Occidentaux réduisaient ces partenaires sexuels à leur peau... et demandaient, en plus, qu'on leur donne des médailles du mérite. **Etre antiraciste, c'était ça.**

En 2018, cette vision unilatérale du monde, ces bons sentiments, ne sont plus acceptables. On l'a vu avec le mouvement #metoo : le désir n'est pas toujours un compliment. Il peut même être un mauvais traitement.

En l'occurrence, les personnes racisées en ont ras-le-bol de la fascination des Blancs qui les assigne à des stéréotypes :

l'étalon noir et sa tigresse, le Chinois raffiné, le Japonais pervers, les Maghrébins chauds comme la braise, les femmes asiatiques forcément soumises... Cette exaspération s'exprime sur Twitter (#jenesuispastanegresse, #misogynoir), dans des livres (*La Légende du sexe surdimensionné des Noirs*, par Serge Bilé), dans des podcasts comme le Tchip sur Arteradio ou Code Switch sur NPR). Cette lassitude se heurte à la confusion des antiracistes d'hier : peut-on être un mauvais allié quand on couche hors-sol ? Très manifestement, oui.

Hiérarchie du désir

D'ailleurs, ce désir se traduit-il réellement dans les faits ? En 2014, le site de rencontres OkCupid révélait que les femmes noires et les hommes asiatiques avaient beaucoup moins de succès que les autres (ils recevaient 15 % ou 20 % moins de messages), tandis que les hommes blancs et les femmes asiatiques étaient particulièrement recherchés. Ces chiffres ont été confirmés par l'analyse de données Facebook de 2013. Cette hiérarchie du désir se traduit dans les unions : en France, 14 % des mariages sont mixtes (Ined, 2015), dont un quart implique deux partenaires européens. Traduction : neuf fois sur dix, on finit par se caser dans sa propre « couleur ». La fétichisation des minorités se double donc d'un maintien des distances de « sécurité » qui rappelle les mots de Freud : « *Là, où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer.* »

On objectera qu'il est naturel d'avoir des préférences, ou d'avoir un type. Sauf que le regard se forme culturellement, et peut en conséquence être déconstruit, reconstruit et augmenté. Le fait de reconnaître plus facilement les visages des personnes appartenant à sa propre ethnie s'appelle le *cross-race effect*. Ce biais cognitif influe sur nos capacités à individualiser les minorités, à comprendre leurs émotions et *in fine*, à les désirer. L'histoire ne s'arrête heureusement pas là. En s'exposant à

d'autres visages, on apprend à les intégrer à son univers mental. Les préférences peuvent donc être questionnées : nous n'en sommes pas victimes.

La fascination occidentale s'exporte en outre dans le domaine de pratiques sexuelles spécifiques : le bondage au Japon, le twerking des filles des cités qui savent bouger des fesses (comme chacun sait), le kunyaza du Rwanda, le Kamasutra et le tantra de l'Inde, les harems des Arabes, l'innocence des Indo-Américains...

Autant de projections qui alimentent l'essai *Sexe, race & colonies*, paru en septembre aux éditions La Découverte sous la direction de Pascal Blanchard – et dont les choix esthétiques (1 200 illustrations) ont fait débat (montrer ou ne pas montrer ?). On peut y lire : « *Le corps de l'“Autre” est pensé simultanément comme symbole d'innocence et de dépravations multiples : un corps qui excite autant qu'il effraie. Dans ce contexte, les femmes “indigènes” sont ainsi revêtues d'une innocence sexuelle qui les conduit avec constance au “péché” ou à une “dépravation sexuelle atavique” liée à leur “race” : tout ceci confortant la position conquérante et dominante et du maître et du colonisateur.* »

Le point de vue du colonisateur

Position conquérante ? Certainement. Position dominante ? Pas de manière unilatérale, d'autant que le temps des colonies est passé, en transformant les codes de la performance ou de la beauté : la pornographie vante les prouesses des Noirs, la pop culture tombe sous le charme de la minceur et la lisseté « naturelles » des Asiatiques. Car l'étrange contrepoint de ces clichés, c'est qu'« ils » (les Noirs, les Arabes, les « autres ») sont mieux membrés que les Blancs, plus musclés, plus performants, et qu'« elles » sont plus fermes que les Blanches, plus douces, meilleures coucheuses, plus soumises, moins soumises. (Le point de vue adopté est celui du colonisateur : les vainqueurs écrivent l'histoire, ils

écrivent aussi le désir.)

Outre cette persistante tendance à imaginer que l'herbe soit plus verte dans le champ (de coton) du voisin, cette idéalisation en dit long sur les angles morts de la blancheur. Elle projette en effet, en creux, le reflet inversé d'un quotidien perçu comme médiocre : une sexualité trop ennuyeuse, trop réprimée, des corps trop couverts, des voyeurismes impossibles, des fétichismes inassumables, des vierges pas assez vierges, des homosexualités, bisexualités ou transexualités trop difficiles à vivre...

Cet imaginaire raciste renvoie à une tragique absence de culture sexuelle européenne : sous les stéréotypes, le roi est nu. Car du côté de l'héritage érotique occidental... ce n'est pas exactement Byzance. Les compétences « de souche » se réduisent de prime abord au missionnaire, au tout-pornographique et à la honte. La grande invention restera la ceinture de chasteté (bon, d'accord, et le vibreur).

Cette admiration pour les corps et sexualités « exotiques » enferme en outre les Blancs dans le rôle de novices impuissants, d'amants essentiellement incapables, attendant d'être initiés par un sombre inconnu. Quitte à se délester de tout sens de l'initiative. Quitte à créer une nouvelle charge pour les racisés : celle d'alimenter les fantasmes et la formation sexuelle de la classe dominante (sans oublier de remercier les Blancs de leur généreux intérêt). Cette déresponsabilisation est une lâcheté et une paresse : rien n'empêche aux Occidentaux d'apprendre par eux-mêmes de nouvelles formes d'érotisme et de nouvelles pratiques.

On ne peut pas réduire les minorités à leur peau sans se réduire soi-même : sortir des stéréotypes anciens ou contemporains, c'est augmenter le champ de tous les possibles. Si le sexe est politique, comment ne pas s'enthousiasmer pour ce programme-ci ?

https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2018/10/14/ce-que-revele-la-fascination-pour-les-sexualites-exotiques_5369143_4497916.html?utm_medium=Social&utm_source=Twitter

<http://www.fdesouche.com/1088583-ce-que-revele-la-fascination-pour-les-sexualites-exotiques>

